

Ali Tissnaoui *

L'angoisse, un affect qui ne trompe pas **

Je me suis demandé pourquoi Lacan avait consacré tout un séminaire à un affect et pourquoi l'angoisse en particulier. Qu'est-ce qui le distingue des autres ? En travaillant avec mes collègues sur ces questions, j'ai pu saisir quelques éléments qui gravitaient autour de cet affect, mais il me manquait une clef.

Il me semble que l'éclairage tourne autour de trois éléments, pas toujours aisés à manipuler. Il s'agit de la catégorie du réel et du concept d'objet *a*, qui, lui, ne peut être dissocié de celle du sujet. On ne pourra pas faire l'impasse sur chacun de ces points et je tenterai d'en dire quelque chose.

Mais la véritable clef, Lacan nous la donne dans le séminaire *L'Angoisse*. Il s'agit de la clef qui concerne tous les affects et donc l'angoisse. Cette clef est un idéal de simplicité puisqu'il s'agit du trait unaire, c'est ce que Lacan qualifie d'*initium* subjectif. C'est par là que se crée, que s'initie la causalité psychique. Le trait unaire est le support et l'essence même du signifiant, en tant que pure différence.

« Pourquoi le réel serait-il simple ? Qu'est-ce qui peut même nous permettre un seul instant de le supposer ?

Eh bien, rien – rien d'autre que cet *initium* subjectif sur lequel j'ai mis l'accent ici pendant toute la première partie de mon enseignement de l'année dernière [il s'agit du séminaire *L'Identification*], à savoir qu'il n'y a d'apparition concevable d'un sujet comme tel qu'à partir de l'introduction première d'un signifiant, et du signifiant le plus simple, celui qui s'appelle le trait unaire.

Le trait unaire est avant le sujet. *Au commencement était le verbe* veut dire *Au commencement est le trait unaire*. Tout ce qui est enseignable doit conserver le stigmate de cet *initium* ultra-simple. C'est la seule chose qui puisse justifier à nos yeux l'idéal de simplicité.

Simplex, singularité du trait, c'est cela que nous faisons entrer dans le réel, que le réel le veuille ou ne le veuille pas ¹. »

Ce trait unaire, c'est le signifiant avant qu'il ne soit chargé de sens. C'est le signifiant en tant qu'il compte, c'est du Un. C'est le premier signifiant sous lequel le sujet va s'inscrire, c'est en quelque sorte une identification primordiale. C'est d'ailleurs dans le séminaire *L'Identification* que Lacan va développer ce concept. C'est un point fondamental pour la compréhension de la causalité psychique. C'est à partir de ce trait unaire que s'imminent, que s'instituent le sujet et l'objet *a* qui y est logiquement corrélé. Pas de sujet sans l'objet *a*, tout comme il n'y a pas de 1 sans 0. On ne peut pas compter Un sans le Zéro. Lacan va s'appuyer sur les travaux du mathématicien Frege pour fonder ce qu'il avance sur le sujet et l'objet *a* comme effet logique du langage. Cet *initium* subjectif, c'est en quelque sorte notre boussole pour traiter la question de l'angoisse, mais on aura compris que cette clef va bien au-delà de la question de l'angoisse et des affects. C'est toute la question de la structure psychique, de la causalité psychique qui est en jeu. Dans le séminaire sur l'angoisse, plus que toute autre, la question de l'objet *a* est centrale. Car quand Lacan nous dit que l'angoisse n'est pas sans objet, contrairement à Freud, c'est qu'il s'agit d'un objet particulier. Dans ce séminaire, il va s'efforcer de définir cet objet *a*.

Affecté par l'angoisse

L'angoisse se distingue de la peur ou de la phobie – cette dernière ayant son objet –, ainsi que de l'inquiétude, qui se traduit par de l'agitation d'esprit, du tourment. L'angoisse est différente également de l'anxiété, qui se traduit, elle, par un état de trouble et d'agitation.

Si on se réfère ne serait-ce qu'à notre propre expérience, on constate que l'angoisse peut nous affecter à n'importe quel moment. On ne sait pas vraiment pourquoi. Et il arrive qu'elle ne nous lâche pas pour un bon moment, pour disparaître comme elle est venue, on ne sait pas vraiment pourquoi... Manque à savoir sur la cause.

L'expression « être affecté » souligne aussi bien que quelque chose a été touché, prise étrange au niveau du corps, difficile à définir, difficile à localiser, car ce n'est pas une souffrance classique. C'est comme si ça touchait à l'être. Là encore, manque à savoir sur sa manifestation. On a le sentiment que ça va bien plus loin qu'une question qui se situe au niveau du corps.

Lorsqu'un sujet vient consulter un « psy », quel qu'il soit, pour se plaindre d'un symptôme, c'est bien parce qu'il s'accompagne, ce symptôme, d'un ressenti désagréable, d'une souffrance, d'une plainte, même si cela

n'est pas toujours explicitement signifié, la demande plus ou moins explicite étant d'être soulagé de cette souffrance, de ce mal-être...

Le psychanalyste ne s'intéresse pas moins que les autres « psys » à cette souffrance, contrairement à ce que l'on peut entendre. Il a à prendre en compte cette souffrance et ces affects désagréables. Je le précise car on entend souvent dire que le psychanalyste ne s'intéresse pas au thérapeutique. Or, on oublie souvent que Lacan (tout comme Freud) avançait que dans une analyse la guérison venait de surcroît. D'ailleurs, il revient sur cette affirmation dans le séminaire sur l'angoisse : « [...] en disant que dans l'analyse, la guérison venait par surcroît. On y a vu je ne sais quel dédain de celui dont nous avons la charge et qui souffre [...] alors que notre justification comme notre devoir est d'améliorer la position du sujet ². »

L'angoisse ne manque presque jamais dans le cortège des souffrances. Lacan s'étonne néanmoins que les psychanalystes ne la prennent pas plus au sérieux, alors que pour lui c'est un élément clef dans la compréhension de son enseignement. « L'angoisse est très précisément le point de rendez-vous où vous attend tout ce qu'il en était de mon discours antérieur. Vous verrez comment pourront maintenant s'articuler entre eux un certain nombre de termes qui ont pu jusqu'à présent ne pas vous apparaître suffisamment conjoints ³. » Il va mettre cette question de l'angoisse au même niveau que le fantasme, parce qu'ils ont la même structure ⁴.

Il va jusqu'à souligner que ça devrait quand même angoisser l'analyste ! Comme il le dit à la fin de la première leçon de *L'Angoisse*, la psychanalyse est une praxis du désir et l'angoisse en est le signe. « Je ne vous développe pas une *psycho-logie*, un discours sur cette réalité irréelle que l'on appelle la psyché, mais sur une praxis qui mérite un nom, *érotologie* [étude de l'éros]. Il s'agit du désir ⁵. »

Et il nous donne l'indication suivante : « C'est sur le tranchant de l'angoisse que nous avons à nous tenir ⁶. » Il précise néanmoins que cela ne veut pas dire forcément que l'angoisse de l'analyste est la même que celle de l'analysant. Il ajoute un autre point important, ce n'est pas parce que certains analystes ne parlent pas de leur angoisse qu'il ne faut pas veiller à ne pas laisser transparaître cette angoisse dans l'analyse.

Dans la deuxième leçon du séminaire X, Lacan s'interroge justement sur les raisons de l'intérêt qu'il faut porter, au niveau psychanalytique, sur cette question de l'angoisse.

« En effet, la question est bien plutôt d'expliquer à quel titre nous pouvons parler de l'angoisse quand nous subsumons sous cette même rubrique des expériences aussi diverses que – l'angoisse dans laquelle nous pouvons

nous introduire à la suite de telle méditation guidée par Kierkegaard – l’angoisse para-normale ou même franchement pathologique, qui peut à tel moment nous saisir, comme étant nous-mêmes sujets d’une expérience plus ou moins psycho-pathologiquement situable – l’angoisse qui est celle à laquelle nous avons affaire avec nos névrosés, matériel ordinaire de notre expérience – et aussi bien l’angoisse que nous pouvons décrire et localiser au principe d’une expérience plus périphérique pour nous, celle du pervers par exemple, voire celle du psychotique ⁷. »

Il souligne là le fait qu’il peut y avoir des expériences différentes de l’angoisse, celle du philosophe n’est pas celle d’un névrosé, qui n’est pas celle d’un pervers ou d’un psychotique. Et que ce serait un peu rapide de considérer qu’il y a une homologie entre ces différents vécus. Cette mise en garde, Lacan la justifie pour tenter d’éclairer ce concept. Pour lui, si on se situe du côté d’une volonté de compréhension du vécu dans ces différentes expériences en les mettant toutes sous la même catégorie, alors on a tout faux.

Lacan souligne combien l’angoisse est un affect particulier et important pour la psychanalyse.

L’angoisse, un affect d’exception

Pourtant, une thèse forte a longtemps été associée à la psychanalyse, et pour cause, car elle part de Freud lui-même, c’est que les affects quels qu’ils soient ne sont pas un repère pour la psychanalyse. Or, dans la vie de tous les jours, dans la réalité quotidienne, dans la plainte des patients, on n’entend que ça. Et on ne peut nier, remettre en cause, le poids de la réalité de ces affects. Freud justifie le fait de ne pas travailler avec les affects par un constat, c’est que les affects ne sont pas refoulés, ce qui est refoulé ce sont les représentations, ou les signifiants en langage lacanien. Les affects se déplacent donc, d’un signifiant à l’autre. Ainsi, l’affect trompe sur sa cause ⁸.

Sauf un, et pour Lacan, c’est l’angoisse. Elle est donc à ce titre un affect d’exception.

Un affect qui ne trompe pas

L’angoisse est un affect d’exception car il ne trompe pas, nous dit Lacan ; elle est du côté d’une « affreuse certitude ⁹ », certitude de la survenue imminente d’un réel.

Elle ne trompe pas, car elle n’est pas arrimée à la chaîne signifiante, elle ne dérive pas dans la chaîne signifiante, comme d’autres affects. Rien du côté du signifiant ne permet d’en dire quelque chose, de l’accrocher. L’angoisse ne se déchiffre pas, ne s’interprète pas. Elle est donc arrimée à

autre chose. Cette autre chose, c'est l'objet *a*, qui est l'une des guises du réel. C'est ce que Lacan va démontrer dans le séminaire sur l'angoisse.

Pour essayer de dire quelque chose sur cette catégorie du réel, l'une des meilleures définitions données par Lacan est la suivante : « Il est [le réel] le domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation ¹⁰. » C'est donc ce qui reste hors langage, qui est inarticulable après l'opération du symbolique. Dans une autre définition, il dit : « Il n'y a pas d'autre définition possible du réel que : c'est l'impossible ; quand quelque chose se trouve caractérisé de l'impossible, c'est là seulement le réel ; quand on se cogne, le réel, c'est l'impossible à pénétrer ¹¹. »

On voit bien la difficulté, du coup, à manier ce registre. Comment dire quoi que ce soit sur quelque chose dont le fondement, l'essence repose sur un principe d'inaccessibilité ?

Mais il y a tout de même deux modes d'approche possibles du réel, celui de la science et celui de la psychanalyse. Celui de la science passe par les petites équations mais exclut le sujet, celui de la psychanalyse prend justement en compte le sujet, comme effet du langage. Colette Soler dans son ouvrage *Avènements du réel, de l'angoisse au symptôme* ¹² écrit :

« Dans les voies d'accès au réel qui passent par le langage, la première de toutes, c'est la science dans laquelle on accède au réel par la voie des petites équations. Ce réel-là est un autre réel que celui de l'inconscient sans sujet qui est certes langage mais aussi jouissance, auquel on accède par la psychanalyse. Les sciences passent par les équations, disons le nombre, ou les petites lettres, mais l'inconscient aussi, puisque le signifiant, quoique lourd de sens, c'est du numérique. C'est le point commun. Ce qui diffère, c'est le réel qu'elles traitent, l'inanimé, la matière, disons pour la physique, et la vie pour la biologie, la vie en général, de la bactérie aux espèces supérieures, dans tous les cas la vie non parlante, alors que la psychanalyse s'occupe de cette part des vivants qui est parasitée par le langage. »

Il s'agit donc de deux accès, de deux réels, et de deux traitements de ce réel qui sont bien différents. Pour le dire rapidement, la psychanalyse est une offre qui consiste à inviter le sujet à prendre la parole, afin d'expérimenter les limites du langage et d'en vérifier les impossibles, jusqu'au point où sa position éthique sera convoquée, pour choisir (même si ce n'est pas un vrai choix) ce qu'il fait de ce qu'il découvre. C'est donc une expérience qui ne se fait pas sans le sujet et sa responsabilité.

Pour la science, il n'est absolument pas besoin ni question que la subjectivité entre en jeu. Si une expérience est validée, elle doit pouvoir être répétée, avec le même résultat, quel que soit l'expérimentateur. De même pour l'objet étudié ou traité, la psychologie scientifique, par exemple,

invente des méthodes qui doivent s'appliquer indistinctement à tout sujet. Le sujet est objectivé, c'est aussi une façon de le faire taire.

L'objet *a*

L'angoisse est arrimée à ce reste qu'est l'objet *a*, objet *a* qui est un réel inassimilable par le symbolique ou l'imaginaire. Dire que l'angoisse est arrimée à l'objet *a* ne signifie pas qu'il est la cause de l'angoisse. L'angoisse est le signal de l'objet *a* – comme on dit : il n'y a pas de fumée sans feu. L'angoisse est la fumée mais elle ne dit rien sur l'objet *a*, pour la simple et bonne raison que cet objet n'a pas d'image ni de signifiant. L'angoisse est l'index de quelque chose qui se passe entre le sujet (\$) et l'objet *a*.

Manque de manque

La cause du désir, c'est l'objet *a*, c'est-à-dire un objet manquant, absent. Le manque d'objet est la condition du désir. Quand ce manque vient à manquer (manque de manque), c'est là qu'un risque subjectif apparaît pour le sujet, un risque dont le signal est l'angoisse (c'est la petite fumée). C'est pour cela que l'on dit que l'angoisse n'a pas affaire au manque mais au « manque de manque ». C'est ce que nous avons évoqué les fois précédentes, *l'angoisse surgit quand quelque chose apparaît là où il ne devrait rien y avoir*. Le désir et l'angoisse ont donc à faire avec l'objet *a*. S'il y a du désir, il y a de l'angoisse, c'est ce qui peut expliquer le rapport plus ou moins lâche (dans les deux sens du terme) que nous pouvons avoir avec notre désir. Veut-on vraiment ce que l'on désire ? Le meilleur exemple se trouve peut-être dans la névrose obsessionnelle, où le désir est impossible.

Le sujet de la psychanalyse

Lors de nos précédents séminaires, nous avons vu que la marque du langage sur l'être parlant produit un sujet divisé et une perte concomitante que l'on désigne par l'objet *a*. Carole Leymarie en avait parlé en présentant le schéma de la division¹³. Je précise que le sujet divisé en question, ce n'est pas le moi, ce n'est pas l'individu, ce n'est pas la personne, ce n'est pas le sujet de la psychologie ni celui de la philosophie... Le sujet en question est celui de la psychanalyse, celui que Lacan a essayé de formaliser, par exemple, avec la formule « le sujet c'est ce qui est représenté par un signifiant pour un autre signifiant ». C'est le sujet comme effet de langage, c'est un sujet supposé à la chaîne signifiante, il court comme un furet sous la chaîne signifiante, insaisissable... Mais si Lacan a tenté de le formaliser, c'est quand même Freud le premier qui l'a mis en évidence.

« Freud nous dit : ce n'est pas ça ! Son intelligence et le sujet en tant qu'ils fonctionnent, ce sont deux choses différentes, ce n'est pas sur le même axe, c'est excentrique. Le sujet comme tel, en tant que fonctionnant en tant que sujet, est autre chose qu'un organisme qui s'adapte, que quelque chose qui peut être saisi en tant qu'organisme individuel, avec des finalités individuelles, il est autre chose. Il est autre chose et on le voit à ceci : que pour qui sait l'entendre, toute sa conduite parle, et elle parle justement d'ailleurs que de cet axe que nous pouvons saisir, quand nous le considérons comme fonction dans un individu, c'est-à-dire avec un certain nombre d'intérêts conçus sur l'individuel. Il parle d'ailleurs, le sujet est ailleurs, et c'est ça que veut dire "*Je est un autre*"¹⁴. »

Lacan fait ici référence à Arthur Rimbaud. Freud isole donc cette catégorie du sujet, Lacan tente de la formaliser, mais cette question de la distinction du sujet et du moi était déjà présente, avant eux, avec Rimbaud mais aussi Descartes avec son cogito : *Je pense donc je suis*, qui par là tente de répondre à la question de la localisation et de la certitude de l'être. C'est bien que les catégories de l'individu ou du moi n'y suffisent pas.

Pour revenir à Lacan, l'existence du sujet est étroitement corrélée à la perte concomitante, à un manque-à-être, c'est une production logique, un effet logique de la structure langagière. Il y a donc, simultanément, surgissement du sujet et de l'objet *a*, les deux étant intimement liés.

Quel est donc ce risque subjectif pour le sujet ?

On comprend dès lors que quand quelque chose apparaît là où il ne devrait rien y avoir (c'est-à-dire le lieu du manque, de l'objet *a*), c'est l'existence même du sujet qui est menacée ! Le sujet de la subjectivité est menacé de disparition, *aphanasis* du sujet.

L'angoisse comme « dernier rempart face au réel » vient signaler ce danger.

Mots-clés : angoisse, objet a, sujet, affects, réel.

*[↑](#) Pôle 14, Paris, Île-de-France, Champagne nord.

**[↑](#) Extrait du séminaire Maison Blanche du 17 mars 2022.

1.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 31.

2.[↑](#) *Ibid.*, p. 69-70.

3.[↑](#) *Ibid.*, p. 11.

4.[↑](#) *Ibid.*

5.[↑](#) *Ibid.*, p. 24.

6.[↑](#) *Ibid.*

7.[↑](#) *Ibid.*, p. 27.

8.[↑](#) C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, Puf, 2011, p. 4.

9.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 92.

10.[↑](#) J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 388.

11.[↑](#) J. Lacan, « Massachusetts Institute of Technology, 2 décembre 1975 », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1975, p. 55.

12.[↑](#) C. Soler, *Avènement du réel, de l'angoisse au symptôme*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2016, p. 172.

13.[↑](#) C. Leymarie, « Qu'est-ce qui angoisse ? », *Mensuel*, n° 158, Paris, EPFCL, mars 2022, p. 10-16.

14.[↑](#) J. Lacan, *Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 17 novembre 1954.